Souvenirs et contraintes du temps qui passe pour les pêcheurs contemporains de la Bretagne méridionale

Jean-René Couliou

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1830>

DOI : 10.4000/abpo.1830

ISBN : 978-2-7535-1519-2

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 20 octobre 2010

Pagination : 147-159

ISBN : 978-2-7535-1276-4

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Jean-René Couliou, « Souvenirs et contraintes du temps qui passe pour les pêcheurs contemporains de la Bretagne méridionale », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 117-3 | 2010, mis en ligne le 10 octobre 2012, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1830> ; DOI : 10.4000/abpo.1830

Souvenirs et contraintes du temps qui passe pour les pêcheurs contemporains de la Bretagne méridionale

Jean-René COULIOU

Maître de conférences de Géographie

EA 2219, Conception, aménagement et gestion du cadre bâti et de l'environnement –

Université de Bretagne Occidentale – Brest

Ce qui guide ce propos est venu de plusieurs constats. Pendant les réunions de pêcheurs, il s'entend que les pêches bretonnes sont sans cesse confrontées à des vents contraires. Ainsi, aujourd'hui encore, la pêche régionale ne nourrirait plus ceux qui en font leur métier et serait condamnée parce que les contraintes auxquelles elle doit répondre sont insurmontables. Pour un peu, on en arriverait à croire que les pêcheurs regrettent un « bon vieux temps » que des promoteurs de mise en scène patrimoniale s'échinent à valoriser. À l'inverse, une discussion avec un pêcheur, qui a vécu les évolutions des décennies écoulées depuis la Seconde Guerre mondiale, met certes en avant des gains substantiels mais également la dureté du travail. Et je crois entendre le regretté François Chappé lors d'un colloque consacré à la maritimité atlantique au Port-Rhu à Douarnenez en juillet 1994. Il évoquait un pêcheur paimpolais devant le coffre qui renfermait son quotidien de misère. Je connais mal les pêcheurs de la côte Nord de la Bretagne, mon père n'ayant que rarement cédé à l'envie de dire ce qu'étaient ces années de navigation sur les morutiers malouins. Je retrouve toutefois en Bretagne Sud ce que notre collègue historien relevait dans les propos du pêcheur paimpolais, à savoir une certaine nostalgie. Dans ce parallèle entre les côtes septentrionale et méridionale de la Bretagne, parallèle ô combien partiel, il n'est pas question de suivre un discours de défense du patrimoine maritime qui embellirait le passé et conduirait ceux qui ont été les acteurs à se rallier aux propos ambiants, quitte à rompre avec leurs premiers souvenirs.

En effet, par un bien étrange processus, la dureté des épisodes anciens se mue en bon vieux temps. Pour comprendre ces étranges positions qui s'observent en Bretagne méridionale, c'est également le temps qu'il faut

interroger. Le temps des dernières décennies écoulées en Bretagne, parce qu'il permet déjà de prendre un peu de recul ! Les dernières années parce qu'elles sont dominées par des pesanteurs au nombre desquelles compte le temps, le temps qui passe comme le temps qu'il fait ! Un temps qu'il est bien utile de croiser avec l'espace selon une voie déjà empruntée dans d'autres travaux¹. En effet, je ne crois pas avoir pu examiner un espace et les phénomènes qui s'y inscrivent sans trouver un motif de l'associer au temps, comme si cela devenait le seul moyen de donner vie et sens à ce qui me semblerait inerte ou instantané. C'est pour ces raisons que je me propose d'examiner cette part de souvenir et les contraintes du temps qui passe pour les pêcheurs de Bretagne méridionale. En premier lieu, cela conduit à considérer les regards portés sur des évolutions des pêches et des ports dans la période contemporaine ; quant à la seconde articulation, elle vise à cerner des processus ou des faits qui seraient de même nature que ceux des flux tendus de l'industrie.

Souvenirs d'un passé immédiat

La chronologie des pêches contemporaines de Bretagne méridionale est articulée autour de quelques grandes périodes. Ces moments forts de l'histoire halieutique régionale constituent en un sens les grandes respirations du littoral de la Bretagne atlantique. Leur analyse est un moyen de replacer les faits et les souvenirs les uns par rapport aux autres.

Des métamorphoses des systèmes de pêches régionales

Bien que le développement de l'ensemble de ces périodes de structuration soit classique, il est bon de rappeler que, depuis le ^{xix}^e siècle, la région est d'abord passée d'un système proto-industriel, dominé par la presse sardinière, à un système industrio-commercial marqué par l'avènement de la conserve appertisée. Cette révolution de l'appertisation au ^{xix}^e siècle a constitué une rupture majeure dans l'histoire régionale, la seconde coupure s'étant produite à la charnière des ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles par la remise en cause de l'économie sardinière. Une autre période, ponctuée d'innovations et d'adaptations, a alors ouvert la voie du large et à la diversification aux pêches régionales jusqu'à ce que la seconde guerre mondiale introduise une autre césure importante. En effet, et malgré l'existence de formes dérivées de captures des poissons de fond, c'est à ce moment-là que le chalutage s'est diffusé dans la région à partir du foyer lorientais. Ces périodes donnent du sens à l'actualité car elles enracinent les lieux dans la mémoire, l'analyse géographique croisant ainsi celle des historiens.

1. COULIOU, Jean-René, *La Pêche bretonne, les ports de Bretagne Sud face à leur avenir*, Rennes, PUR, coll. « Espace et Territoires », 1998, 446 p.

Les historiens ont investi ce champ au fur et à mesure que les géographes, successeurs de Camille Vallaux² et Charles Robert-Muller³, se consacraient à des moments plus immédiats qu'on ne saurait pour autant comprendre à la seule lumière de l'instantanéité, ce qui est le cas de la dernière période ouverte après la seconde guerre mondiale. Elle s'est dessinée à coups de grands traits et de touches plus ponctuelles.

L'évolution des dernières décennies a ainsi été rythmée d'événements nombreux derrière lesquels s'est développée une trame. Cette trame est essentielle car c'est elle qui rend intelligibles les contextes portuaires actuels. Elle se fonde en grande partie sur l'analyse de métiers. La généralisation du chalutage, ce type de pêche prenant certes plusieurs formes dans la région, a abouti à une intégration autour de logiques d'exploitation et de commercialisation. Ce caractère fédérateur (holistique, si l'on veut) a composé avec des nuances et d'autres phénomènes. Raison pour laquelle peut être discuté le bien-fondé de l'identification d'un seul système ! En effet, parallèlement à l'essor chalutier, auquel les ports ont du reste donné une dimension inégale, d'autres trajectoires ont été empruntées.

Plusieurs activités ont ainsi traversé des moments de structuration, quelquefois de déstructuration. Des reculs ont été indéniables : les pêches langoustières les plus significatives et celle des maquereaux de dérive ont disparu ; les captures de thon germon ont reculé ou subsistent sous une forme différente de ce qui se voyait auparavant ; quant à la pêche de la sardine, elle s'est fortement transformée après un déclin des apports. La pêche thonière tropicale s'est édifiée selon un système totalement original dans la région. Les champs des activités annexes ont aussi été emportés dans des mutations spectaculaires, particulièrement du fait de la disparition des conserveries, de la montée des entreprises d'électronique de bord et de l'adaptation des chantiers navals. Les constructions en bois, si mobilisatrices de main-d'œuvre, ont cédé devant des entreprises aux capacités et au savoir-faire bien plus importants et élaborés.

C'est le croisement de ces métiers et de ceux du chalutage qui produit la physionomie des pêches de Bretagne Sud. Chacun peut aussi mesurer la tendance à l'érosion des capacités de production, parfois d'étiollement des fonctions dans quelques ports, notamment à Camaret et Douarnenez. Des modes d'armement appartiennent au passé. Quant au développement chronologique, une simultanéité des processus aurait été trop simple. Les adoptions, les abandons, les adaptations se sont produites avec des décalages d'un port à un autre ce qui complique un peu plus cette trame d'ensemble faite de systèmes hiérarchisés et de systèmes emboîtés, présentant les uns et les autres les traits de la tradition et ceux de la modernité.

2. VALLAUX, Camille, *La Basse-Bretagne, étude de géographie humaine*, Paris, E Cornély, 1905, 312 p.

3. ROBERT-MULLER, Charles, *Pêches et pêcheurs de la Bretagne Atlantique*, Paris, A. Colin, 1944, 616 p.

Des mutations sociales : des conditions de vie améliorées pour des acteurs des pêches moins nombreux

Cette époque a aussi été celle des évolutions sociales. Tout en conservant les dispositions antérieures induites par le régime de l'Inscription Maritime, les pêcheurs ont bénéficié des conquêtes sociales. D'authentiques congés se sont substitués à l'inactivité autrefois provoquée par la saisonnalité des métiers. Le salaire garanti a été introduit à côté des dispositifs de rémunération à la part. La pénibilité du métier aurait été difficilement compatible sans cette forme d'intéressement. Les armements industriels ou semi-industriels ont été de ceux qui ont accepté ces dispositions de minimum garanti, aussi bien au chalutage ou à la pêche thonière tropicale. Des clauses ont aussi agi dans le sens d'une meilleure sécurité des marins. Il paraît loin le temps des navigations anciennes effectuées à l'estime pour une part des marins. Les passerelles se sont progressivement équipées des engins de positionnement, de liaison avec la terre. De même, les engins de sauvetage, collectifs ou individuels, font partie de l'arsenal réglementaire. Et pourtant, le premier mouvement social enregistré à Concarneau au cours de la croissance chalutière fut une grève contre l'adoption des canots de sauvetage en 1959. Les pêcheurs n'acceptaient ni le financement de l'engin pneumatique, ni les frais des appareils de radio.

Mais le principal événement social de cette époque, qui fut celle de la consolidation des ports, demeure l'effondrement des effectifs de pêcheurs. En 1946, alors que l'érosion avait déjà commencé dans la période précédente, 25 426 pêcheurs s'employaient de Camaret à l'embouchure de la Loire. En 2004, ils étaient un peu plus de 4 700 sur le même espace. Les quartiers maritimes de Camaret, Audierne et Douarnenez en totalisaient 7 632 en 1939, contre 411 en 2005. Il s'est passé pour le littoral ce qui s'est produit pour les campagnes, c'est-à-dire la fin des correspondances classiques entre espace et profession. Il n'est plus possible d'assimiler les communes littorales à un métier, ici celui de marins (tournés vers la pêche, comme ailleurs vers la marine marchande ou la Royale). Cette baisse de la population des pêcheurs est la lézarde la plus grave. Et, dans la hiérarchie des contraintes, la raréfaction de la ressource humaine se place, ou devrait se placer, avant celle de la ressource biologique, car elle anéantit le projet lui-même et les assises autour desquelles se sont rassemblés et orientés les financements.

Les causes ont fait l'objet d'analyses. Dans un contexte économique et social particulier qui était celui des territoires bâtis par les pêches, souvent parce qu'il n'y avait pas d'autre issue professionnelle, parce que le métier du père devenait celui du fils, parce qu'il y avait du travail et que ce fut un moyen de limiter l'exode hors de la région, des Finistériens sont devenus marins (« le pain était en mer », selon la formule consacrée). Aujourd'hui, la relève n'est plus assurée parce que la démographie générale s'est essoufflée, parce que les cursus scolaires ont évolué, parce que la société obéit à d'autres images professionnelles. En un mot, les schémas dominants ont évolué. Les éventuels remèdes à cette insuffisante relève procèdent

plus des slogans que de vraies solutions. Ce qui rend dubitatif, c'est aussi l'image des métiers de la mer renvoyée par des professionnels. En effet, malgré d'incontestables bénéfices, cette période a été régulièrement ponctuée de crises et de conflits sociaux et a alimenté un discours fait de lamentations et de désespérances.

Une mémoire très sélective des conflits sociaux

Cette réminiscence des doléances des pêcheurs est presque constante dans l'évolution de la pêche bretonne. Plusieurs moments ont résonné plus que d'autres des protestations des pêcheurs. Quatre périodes de durée moyenne ont ainsi été plus agitées : la seconde moitié des années 1960 ; la seconde moitié des années 1970, la contestation se prolongeant jusqu'à l'été 1980, les années 1993-1994 dont on peut sans aucun doute rapprocher les mouvements amorcés depuis 2000.

Le premier temps commence en 1965 à Concarneau, Lorient, Etel, Gâvres, Douarnenez et dans les ports bigoudens qui cessent le travail un mois pour protester contre la dégradation des résultats économiques et la désorganisation des marchés. En 1967, les mêmes causes produisent les mêmes effets. Le 20 janvier, l'engorgement des marchés provoque une grève à Etel, Lorient, Concarneau et Douarnenez, c'est-à-dire là où existent des sociétés d'armement. Ce mouvement dure jusqu'en mars à Lorient. Le conflit est essentiellement breton car le Nord a été secoué en 1964 et a commencé à réfléchir aux remèdes face aux difficultés contre lesquelles se débattent les Bretons. Démarche laborieuse que prouve le conflit du Nord en janvier 1968 à l'écart duquel se tiennent d'ailleurs les Bretons. Le blocage des ports est pourtant déclenché en mai et juin 1968. Mais, et cela peut sembler étrange, ce conflit est resté plus fortement dans les mémoires alors qu'il s'inscrivait dans une contestation bien plus large. Il est vrai que c'est le seul qui parvienne à transcender les clivages de métiers et de statuts des pêcheurs.

En 1975 s'ouvre un second temps de contestation. Il se prolonge jusqu'en 1980. Deux épicentres, en Bretagne Sud et dans le Nord, marquent cette effervescence sociale. Commencée le 18 février, elle s'achève à Concarneau le 20 mars. L'arsenal classique (grèves, manifestations) se complète d'expéditions à Paris et de déversements de poisson dans la capitale. Ce mouvement est surtout inspiré par les pêcheurs de la pêche industrielle ou semi-industrielle à la différence de celui qui embrase le pays bigouden et la sphère artisanale lorientaise en mai 1977. La date s'explique par le fait que le facteur déclenchant est l'arraisonement d'un chalutier bigouden par les Britanniques et non une saturation du marché. Les pêcheurs des sociétés d'armement se tiennent tranquilles, les menaces pesant sur les entreprises étant déjà très lourdes. Il faut attendre 1980 pour qu'un mouvement mobilise la totalité des pêcheurs. Jean-Pierre Corlay⁴ a montré qu'il

4. CORLAY, Jean-Pierre, « Le conflit des pêches françaises en 1980 : essai de socio-géographie halieutique », *Noroirs*, n° 121, 1984, janvier-mars, p. 155-169.

s'agissait en fait d'une juxtaposition de conflits plus qu'un mouvement unitaire. La Bretagne a d'ailleurs plus suivi les autres régions. Mais la grève a duré près d'un mois à la fin de l'été, signe encore que les causes touchaient aux conditions de restructuration des pêches. Sur le moment, ces conflits, surtout celui de 1975, coïncident avec le moment le plus sombre de la pêche bretonne. Aux mouvements du chalutage s'ajoutent ceux qui agitent pour la première fois la pêche thonière tropicale. La sortie de cette période se marque par une relance de la construction navale dans les années 1980. Une solution qui donne à ces années le signe de la prospérité!

Car c'est bien cela qui transparait à l'évocation des années qui précèdent le début de la décennie 1990. La tranquillité des années 1980 s'efface alors brutalement en 1993 et la contestation se perpétue en 1994. Les événements sont récents et ramènent à des images de harcèlements, d'expéditions, de manifestations violentes. C'est aussi un moment où émergent des acteurs nouveaux, notamment les femmes. Et l'assainissement financier des entreprises donne quelques années de répit avant que se manifestent à nouveau les pêcheurs au début des années 2000. Les revendications de ces mouvements moins tonitruants rappellent des requêtes portées en 1993-1994. Ces conflits portent haut la volonté unitaire de la corporation des pêcheurs. En fait, la parenté est plus apparente que réelle. 1994 diffère de 1993. Les mouvements de 2000, 2001 et 2005 réactivent les thèmes de protestations antérieures. Cette fois, la dégradation des salaires est imputable au gonflement des charges, particulièrement de carburant. Quant aux revendications de soutien public, elles s'accompagnent également d'une demande de renouvellement de la flotte. Mais en dépit de la force des contraintes actuelles, les accents sont sans commune mesure avec des mouvements des périodes précédentes.

En effet, de ces périodes et de ces acquis sociaux, que reste-t-il au bout de quelques années? On peut affirmer, sans risque de travestir les faits, que les périodes d'un calme social absolu ont été très rares. Il ne s'est guère passé de moments sans qu'aux yeux des pêcheurs plane un doute sur leur profession. Et paradoxalement, tout semblait mieux avant! Les adaptations économiques ont certes quelques effets négatifs pour les pêcheurs mais globalement les conditions de vie sont certainement meilleures pour les marins au début du ^{XXI}^e siècle que celles du lendemain de la Libération aux années 1970. Et ce qui est mis en avant est surprenant. On peut mettre de côté les deux grands moments contestataires récents. Et lorsqu'on examine l'une des grèves les plus marquantes, celle de mai et juin 1968 est le plus souvent distinguée alors qu'elle reposait plus sur des revendications générales. La durée fut importante mais guère plus que d'autres et les manifestations furent plus disciplinées que celles des années 1970 ou de 1993-1994. Les mouvements de 1965 et 1967, beaucoup plus en relation avec les métiers de la pêche, ont suscité plus de réflexion en faveur d'une réorganisation de la pêche régionale. Le souvenir des conflits et l'importance qui leur est attribuée sont assez décalés par rapport aux faits.

Ceci n'est pas sans rappeler des moments plus anciens. En effet, plusieurs épisodes marquants des périodes passées sont entrés dans le patrimoine maritime et font l'objet de célébrations ou de mises en scène dérivées ou édulcorées par rapport aux faits originels. Fête des Filets Bleus, Fête des Mouettes, épopées de pêche ancienne, musées, bien que ceux-ci soient souvent de fraîche date, se sont bâtis sur ces souvenirs ou sur cette mémoire collective. Mais les grandes tempêtes du ^{xx}^e siècle, celles de 1930 et de 1954, sont en retrait de ces moments de commémorations. Écartés ces moments de douleurs des populations maritimes ! Rejetés au rang de sujets d'histoire ! Et cette histoire des pleurs demeure confidentielle. La lecture du passé est ici sélective, tout comme elle peine à dégager des enseignements qui seraient utiles en un temps de contraintes nouvelles.

Contraintes actuelles du temps qui passe !

Elles ne manquent pas et sont là aussi d'une grande diversité (raréfaction des ressources humaines, état de l'écosystème, encadrement des flottilles, pesanteurs financières) mais, dans ces pesanteurs, figurent aussi celles d'un temps court auxquelles sont confrontés les pêcheurs qui n'hésitent pas à dénoncer le rythme de travail effréné auquel ils sont astreints. Une série de faits sans doute hérités pour une part mais dont l'acuité reste vive et qui contribuent à idéaliser des moments passés tandis qu'aujourd'hui serait synonyme de pressions sur le temps vécu.

Une lutte ancienne contre le temps !

Et pourtant... la notion du temps qui passe a toujours eu un rôle capital pour les pêcheurs ou pour ceux qui travaillaient autour de ces produits. Cette notion du temps a très tôt été intégrée à leur vie dans la mesure où l'un des éléments les plus susceptibles de dégrader la qualité des captures était justement le temps. La rentrée au port s'apparentait souvent à une régate pour proposer le poisson le plus frais qui soit aux contremaîtres des usines au temps de la conserverie, ou tout simplement pour s'assurer que les demandes seraient plus larges en arrivant les premiers au port. Paul Signac et d'autres peintres ont durablement inscrit ces scènes dans leurs œuvres. Au moment des pêches germonnières, le retour au port, soumis aux aléas météorologiques, devait se faire dans des délais compatibles avec la qualité des produits sous peine de voir les précieux poissons rejetés par les « sentieuses ». Le lien entre la capture et la consommation justifiait aussi le recours aux chasse-marée.

De manière générale, le temps avait aussi toute son importance au moment des expéditions des produits de la mer vers les espaces de consommation. Tout ne s'est pas achevé de façon aussi funeste que le retard qui fut fatal, dit-on, à Vatel, mais la lutte contre le temps a animé longtemps les corporations organisées autour des pêcheurs. Songeons à ces charrois de poisson vers Paris à partir de Dieppe ou de Boulogne-sur-Mer ! En 1995, les

23 et 24 septembre, une course de chevaux de trait attelés s'est déroulée de Boulogne-sur-Mer à Paris pour commémorer la route du poisson du port boulonnais jusqu'à la place Saint-Eustache à Paris. L'apparition du froid, au cours du XIX^e siècle, a fait reculer cette urgence, mais sans l'effacer totalement. Entre les deux guerres, les compagnies ferroviaires vantaient la rigueur et la ponctualité des horaires des lignes régulières des trains de marée, de Boulogne, de Lorient, de La Rochelle⁵. Enfin, la possibilité de s'affranchir des caprices du vent grâce à la motorisation des unités a été un élément de modernisation des bateaux à partir du XIX^e siècle et, plus encore, au lendemain de la première guerre mondiale. Signe de ces temps de transition, et Robert-Muller⁶ (1944) le rappelle, le moteur des premières chaloupes sardinières motorisées était utilisé pour se rendre sur les lieux de pêche. Le fait est que la gestion du temps s'est bien plus inscrite au rang des préoccupations des pêcheurs que par le passé. Et cela s'est traduit sur les liens entre les zones de pêche et les points de la première vente, comme dans la connexion entre les criées et les lieux de consommation ou de transformation.

L'importance du temps dans l'exploitation

Dans la production, la mobilité des bateaux s'est accentuée en pêche côtière. Les unités paraissent ainsi démesurément motorisées pour faire face à des redéploiements au sein de la même journée, pour pratiquer plusieurs tâches dans les délais les plus brefs : route pêche, captures des appâts, pose des engins de captures, levée des engins mouillés la veille ou au début de la sortie.

La motorisation des ligneurs de la pointe de Bretagne s'explique certes par le besoin de garder une réserve de puissance pour engager une manœuvre délicate, notamment aux abords du raz de Sein. Elle tient aussi à la nécessité de rallier rapidement ces lieux au port d'Audierne. Quant aux langoustiniers côtiers qui fréquentent la grande vasière du golfe de Gascogne, ils mettent le cap vers les pêcheries avant l'aube et reviennent pour la vente de 17 heures ou un peu plus tard si les ventes se déroulent le matin selon que les ports d'attache sont ceux du pays bigouden dans le premier cas, de Concarneau et Lorient dans le second. La rentrée de ces langoustiniers, poussés par des moteurs à la limite du sur-régime, est si caractéristique de plusieurs ports que certains offices de tourisme en font un élément d'attraction. Pour les pêcheurs, il n'y a rien qui tienne du spectacle dans ces retours, mais il s'agit bien d'une nécessité. Mais le temps le plus imposé est celui des bateaux qui draguent les gisements de coquilles Saint-Jacques. Astreints à un permis de pêche spécial (PPS) et à une réglementation qui fixe les tâches à accomplir sur le gisement exploité,

5. CABANTOUS, Alain, LESPAGNOL, André, PÉRON, Françoise, *Les Français, la terre et la mer*, Paris, Librairie Fayard, 2005, 902 p.

6. ROBERT-MULLER, Charles, *op. cit.*

ces bateaux travaillent dans une période que l'administration et les comités des pêches déterminent. Le nombre de jours de pêche hebdomadaire et la durée de l'exploitation sur le gisement font l'objet de dispositions, d'où un souci de gestion du temps de la manière la plus rationnelle possible.

Pour les chalutiers comme pour les fileyeurs, la durée des opérations de captures est devenue un paramètre à intégrer dans la fraîcheur des produits. On peut aisément comprendre que le temps de mouillage d'un filet doit être limité afin que les premières captures soient préservées contre la dégradation. Encore faut-il que cela passe dans les pratiques. Quant à la pêche chalutière, elle a également été modifiée ces dernières années. La raréfaction des captures avait eu tendance à inciter les pêcheurs à augmenter la durée des traits de chaluts dans l'espoir que les palanquées soient plus volumineuses. La dégradation de la qualité des produits qui en était la conséquence a poussé à revoir cette manière de faire. Les traits plus courts offrent des gages de meilleure qualité des produits mis à bord. Cela veut dire aussi que des opérations de virage du chalut sont plus nombreuses, donc plus contraignantes pour les matelots. Et cela doit se compléter d'opérations d'éviscération, de nettoyage et de conditionnement qui garantissent une bonne conservation de la pêche jusqu'au débarquement, et au-delà jusqu'à la commercialisation finale. Le recours au froid, un des moyens de lutte contre la dégradation liée au temps, ne suffit plus. De plus en plus de pêcheurs participent au tri, via les caisses de bord, et aux débarquements par le jeu des traitements des cargaisons en conteneurs. Le temps de navigation est ainsi complété des opérations de débarquement sitôt le bateau à quai.

Mais le temps qui passe est aussi d'un poids autrement plus sévère pour les résultats économiques, notamment parce que ce temps va souvent de pair avec l'éloignement. Cela signifie que temps et distance sont intimement liés et que cela a des coûts, particulièrement lorsque les prix de l'énergie atteignent les niveaux actuels.

L'un des leviers sur lequel ont agi les producteurs pour atténuer les coûts de production a été celui du déplacement des navires. Fort du constat que les navires de pêche étaient d'abord faits pour pêcher et non pour transporter du poisson, plusieurs sociétés d'armement et quelques pêcheurs artisans hauturiers ont retenu des modes d'exploitation en base avancée. Bien que d'autres arguments aient agi dans le ralliement des entreprises à ce dispositif, il est clair que le plus important a été le gain de temps dans les voyages. Cela a été mis à profit pour augmenter la durée du temps de capture. En effet, 16 à 20 heures suffisent pour gagner une base avancée, effectuer le déchargement, prendre livraison de matériel de rechange, voire de vivres et regagner les lieux de pêche. Avec l'ancienne organisation, ces trajets demandaient plus de trois jours. Pour les unités les plus grandes, c'est près du tiers du temps de mer qui est ainsi récupéré. Les années 1990 ont ainsi assuré la réussite de modes de travail qu'avaient préparés des rotations d'équipages aux premières bases avancées dès les années

1970. La pêche chalutière du large a ainsi partiellement imité la pêche thonnière tropicale dont les campagnes sont ordonnées autour des navettes aériennes des équipages.

Ces nouvelles façons de faire méritent d'ailleurs qu'on interroge une autre relation de l'activité et du temps. En effet, à puissance motrice égale, le système des bases avancées met l'accent sur l'exploitation et accroît l'effort de pêche. En une certaine façon, l'encadrement de capacité des navires est ainsi contourné puisqu'à puissance égale, le temps de travail est augmenté. Dans un contexte de stocks déjà malmenés, c'est la durabilité même de ce type de pratique qui se trouve posée. C'est une des marques d'une forme d'irrationalité dans la pêche actuelle.

Ceci étant, la distance, c'est du temps. Or, entre la pêcherie et le port, cette contrainte subsiste et elle a un coût et un sens. Le temps de liaison avec les ports reste important car les horaires de vente et l'organisation des expéditions peuvent déterminer les niveaux de prix. Et ce qui vaut pour les pêcheurs est vrai pour les mareyeurs et les transporteurs. L'annonce des captures et la prévision des apports conduisent les pêcheurs à acheminer une information sur les stocks flottants. Mais si cela permet d'anticiper les ventes, cela ne corrige pas les débarquements insuffisants en un lieu. Les mareyeurs sont amenés à consacrer du temps à la collecte des produits dans les différentes criées. L'affaiblissement des volumes de captures a accentué ce phénomène. Et, comme en Bretagne Sud, l'expédition est assujettie aux horaires de la gare de marée de Lorient, les contraintes de ce ramassage en ligne des produits pénalisent les entreprises d'un port en bout de ligne, notamment Douarnenez.

Une contrainte du temps de plus en plus
mal ressentie par les pêcheurs

La vie des pêcheurs elle-même est une juxtaposition de deux temps quasi opposés. Le temps à terre est nécessaire et souhaité bien qu'il ne soit pas toujours assimilable à un repos. Le temps en mer est à la fois temps de travail, temps d'éloignement. C'est aussi un temps reconnu par l'administration des gens de mer et cela est loin d'être anodin par les droits et contraintes que cela implique. Les termes de grande pêche et de petite pêche ont eu un sens historique, la première s'identifiant à la pêche morutière. Aujourd'hui, les affaires maritimes distinguent en effet la grande pêche, la pêche au large, la pêche côtière, la petite pêche. Tous les genres de navigation sont définis par une prise en compte du temps de la sortie en mer depuis un décret de 1971.

Les marins savent combien important ces distinctions. Selon les grades, les fonctions à bord, et également selon le type de navigation, sont calculées les charges sociales et définies les affectations dans telle ou telle catégorie. Du genre de navigation, dépendent les charges qui pèsent sur les navires. Quant à la catégorie, elle établit le niveau des pensions futures.

Or, ce qui a été jugé supportable pendant des décennies l'est moins aujourd'hui. Car le temps d'éloignement paraît paradoxalement moins accepté aujourd'hui qu'autrefois. Paradoxal, car les moyens de télécommunication se sont modernisés. Les moments où les familles et les pêcheurs restaient sans nouvelle les uns des autres n'existent plus. Il est passé le temps où il fallait attendre les courriers remis à un navire de la Marine ou postés à Saint-Jean de Terre-Neuve. L'angoisse des silences des navires dont on guettait les messages du Conquet Radio n'est plus. Les liaisons entre l'océan Indien ou le golfe de Guinée sont aisées, et, en dépit de leur coût, ont réduit la portée des longs moments d'absence que supportaient les premiers pêcheurs de thons tropicaux.

Il n'empêche que ce temps passé en mer pèse sur les relations familiales. L'absence demeure un élément majeur de l'organisation des relations familiales. Le nombre de pêcheurs impliqués dans la vie publique, politique ou associative, est lui-même limité. Ceux qui se lancent dans la représentation professionnelle le font souvent en fin de carrière. Les engagements politiques, y compris locaux, lorsqu'il s'agit de participation à la vie municipale, sont rares⁷. Le plus souvent, ces itinéraires personnels sont ceux de pêcheurs de pêche côtière ou de petite pêche. Les dispositions juridiques des dernières années, facilitant le maintien à terre de ceux qui assument des responsabilités professionnelles, atténuent à peine les anciens constats. Cette rupture, provoquée par le temps en mer, induit incontestablement un décalage entre le mode de vie des pêcheurs et ceux des terriens. En 1993, un des membres du comité de survie de la pêche affirmait qu'il s'agissait là d'un facteur d'incompréhension entre des groupes qui appartiennent pourtant à des sociétés littorales.

Mais, plus grave pour la suite et pour la relève de ces métiers de la mer nourricière, le temps passé en mer est de plus en plus mal accepté par les jeunes générations. L'absence apparaît comme une contrainte trop forte. Des comparaisons entre la situation des pêcheurs de la région boulonnaise et ceux de Bretagne montrent que l'absence plus courte des Boulonnais et Étaplois se traduit par un rejet moindre de la profession. C'est un des éléments qui agit dans le sens d'une relève moins problématique. L'arrêt en fin de semaine est un atout que peinent à actionner les producteurs de pêche hauturière de Bretagne méridionale. On peut relever que les équipages des bolincheurs, dont les temps de mer sont également plus limités, sont plus facilement relevés. Dans les deux cas toutefois, il convient de souligner que les résultats financiers ont également été favorables jusqu'à une date récente, particulièrement pour les bolincheurs dont les coûts de production sont moindres. À une époque où les entreprises de pêche cherchent à attirer des jeunes issus de milieux socio-professionnels situés hors des régions traditionnelles, cette évolution du regard porté par les pêcheurs sur leur métier est lourde d'hypothèques pour l'avenir.

7. COULIOU, Jean-René, LE BOUËDEC, Gérard, Ports du Ponant, L'Atlantique de Brest à Bayonne, Plomelin, Palantines, 2004, 446 p.

Aujourd'hui, les conventions sociales collectives apparaissent souvent contraignantes dans les ports à enracinement plus ancien du chalutage, ce qui explique les remises en cause de ces acquis sociaux par des conventions d'entreprises ou des immatriculations dans des ports ou des quartiers où ces mesures sont plus souples, y compris en matière de nombre minimal de navigants. On peut ainsi être surpris qu'au sein d'une même administration, un navire soit contraint de travailler avec neuf hommes dans un port et que l'immatriculation du même navire dans un autre port abaisse ce chiffre à sept, ce qui a des conséquences sur le travail demandé à chacun à bord. De même, l'adoption des bases avancées a été mal acceptée. Si les premières années, les gains étaient indéniables, ils le sont moins aujourd'hui. Dans ces conditions, la contrainte d'adaptation au temps est moins admise. On sera donc peu surpris que les jugements des pêcheurs actuels soient sévères sur le temps qu'ils vivent. Tout leur semble plus rigoureux et la lutte contre le temps qui passe leur semble peu payée en retour. Cela efface les avantages de notre époque. Des périodes passées, sont valorisées les souvenirs de captures impressionnantes, de salaires appréciables. Les inconvénients de ces temps qui ne sont pas si anciens sont minorés puisqu'ils ont été corrigés alors que les contraintes actuelles semblent insurmontables.

•

Étrangeté du temps ! S'il est d'une durée moyenne ou longue, il inspire à l'historien des jugements et lui donne du recul. Autant d'avantages du temps qu'apprécient aussi les géographes qui caractérisent ainsi les épisodes et tendances récentes à l'aune d'une certaine distanciation. Pour eux, c'est un moyen de donner du sens aux faits, influencés par l'actualité qu'ils analysent parfois au quotidien, qui ne seraient que l'écume des jours sans quelque durée. Un temps porteur de sens plus profond en quelque sorte, parce qu'empreint de relativité, y compris lorsqu'il est peu lointain.

Pourtant, ce temps, si précieux pour les géographes ou les historiens, semble agir d'une autre manière pour les acteurs des pêches bretonnes. La sélection qu'opère la durée dans les événements transforme les périodes passées. Certes, il peut subsister des moments de douleur dans les souvenirs entretenus de cette époque somme toute récente puisque c'est celle des années 1950-1960. Mais, en de nombreux cas, ce qui l'emporte, c'est le regret de la prospérité et des épopées d'autrefois alors que le présent et l'avenir vaudraient seulement par le doute. Les pêcheurs ne sont cependant pas les seuls à avoir un tel comportement et chacun se hasarde souvent à estimer plus favorablement le passé que le présent.

Étrangeté du temps encore ! Pour immédiat qu'il soit, il pose d'incontestables contraintes aux pêcheurs ou prend un sens important pour leur rémunération. Confrontés aux besoins de trouver des solutions pour atténuer les effets de la distance entre leurs ports et les pêcheries, entre les lieux de production et les marchés, les pêcheurs y ont apporté des réponses variées. Mais ces réponses ne paraissent pas suffisantes pour

leur ouvrir des perspectives qu'ils jugeraient idéales. Cette incapacité à imaginer l'avenir traduit ainsi une autre relation avec le temps : celle d'une impossibilité à concevoir le futur qui laisse quelquefois ouverte la voie à des rumeurs irrationnelles sur le devenir de leur métier.

RÉSUMÉ

Le discours des pêcheurs bretons sur l'histoire de leur métier est traversé par une contradiction : il juxtapose en effet l'évocation de la pénibilité des conditions de travail dans le passé et la nostalgie du « bon vieux temps ». Pour comprendre ce qui apparaît au premier abord comme une contradiction, il faut considérer l'évolution des pêches à l'époque contemporaine. Les contraintes qu'impose une gestion du temps de plus en plus stricte oblitérent les acquis sociaux des dernières décennies. Les pêcheurs dénoncent les rythmes de travail effrénés auxquels ils sont astreints. Mais c'est surtout la juxtaposition de deux temps (à terre et en mer) qui est mal supportée. L'éloignement est vécu comme une contrainte pesante. Ce qui avait été supporté des décennies durant ne l'est plus.

ABSTRACT

When breton fishermen speak about the history of their job, they simultaneously recall the hardness of the work and evoke the good old days. To explain what seems contradictory, one must consider the recent transformation of fishing in Brittany. A very strict time management has implications on everyday work life that masks the social benefits of the past decades. The sailors find it hard now to endure the difference between the pace of time ashore and on board, and the distance with their families.